



Dominique Jamet
Notre après-guerre

Comment notre père nous a tués

Extrait de la publication
Flammarion

Notre après-guerre

*Dominique
Jamet*



© Droits réservés.

Incarcéré à Fresnes pour collaboration, Claude Jamet sort de prison le 15 février 1945, et tout recommence comme avant. Du moins, c'est ce que croient ses enfants, Jean, Alain et Benjamin (le narrateur). Mais quelque chose en lui est brisé. Désormais, il porte une étiquette réputée infamante dans la France de l'après-guerre. Pourtant, il refuse d'admettre de ne pas avoir eu raison contre l'événement. Le père se reconstruit une forteresse. Les siens en deviennent les gardiens fidèles. Ils portent le deuil de la Libération, la nostalgie des années sombres. Une autre guerre, domestique, misérable, se déroule à la maison. Une femme devient le cauchemar des enfants. Souffre-douleur et tortionnaire, elle détruira la famille.

Journaliste et écrivain, chroniqueur à Marianne, Dominique Jamet a dirigé la construction de la Bibliothèque nationale de France. Chez Flammarion, il a publié Un petit Parisien (prix France-Télévision).

Notre après-guerre
Comment notre père nous a tués
(1945-1954)

DU MÊME AUTEUR

Essais :

Chaque jour est un jour J, Albin Michel, 1967

Lettre ouverte à la droite la plus mal à droite du monde, Albin Michel, 1983

Une parole étouffée, Ramsay, 1983

À chacun son coup d'État, Éditions du Quotidien, 1984

Pour moi, c'est lui, Michel Lafon, 1988

La Partie de Golfe, Ramsay, 1991

Demain le Front?, Bartillat, 1995

Clovis ou le baptême de l'ère, Ramsay, 1996

Carte de presse, Balland, 1997

Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie, Bartillat, 1997

Monsieur le président... je vous fais une lettre, Ramsay, 1999

Si j'avais défendu... Napoléon, Plon, 2003

Romans :

Antoine et Maximilien, Denoël, 1986

À l'amour comme à la guerre, Flammarion, 1991

Passage du témoin, Flammarion, 1993

Le Nouveau Candide, Flammarion, 1994

Un château sur le sable, Stock, 1998

Récit :

Un petit Parisien, Flammarion, 2000

Dominique Jamet

Notre après-guerre
Comment notre père nous a tués
(1945-1954)

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Flammarion, 2003
ISBN : 978-2-08-130106-1

Pour Toussaint
(chose promise, chose due)

*« L'histoire, c'est la passion des fils
qui voudraient comprendre leur père. »*

Pier Paolo PASOLINI

*« Il n'y a pas de bon père, c'est la
règle. »*

Jean-Paul SARTRE

*« Pardonnez-leur nos enfances comme
nous pardonnons à ceux qui nous ont
enfantés. »*

I

« Liberté, liberté chérie... »

Notre père est sorti de prison le 15 février 1945 et la vie a repris son cours ordinaire. Les enfants au lycée. La femme au foyer. La maîtresse au chaud, sous la main¹.

Nous l'avions attendu trois longs mois, mes deux frères aînés et moi, naïvement persuadés d'alléger ses chagrins par un redoublement d'application au travail, et tâchant de dissimuler à nos professeurs, à nos camarades, à notre voisinage, une situation dont il nous démontra surabondamment qu'il n'y avait pas lieu de rougir, bien au contraire. Mais si nous admettions qu'elle n'avait rien que d'honorable en ce qui le concernait, nous ne pouvions nous empêcher de la ressentir comme gênante et même honteuse pour nous. Sentiment généra-

1. Voir *Un petit Parisien*, Flammarion, 2000.

lement partagé : c'est tout juste si nous sûmes, et par des voies officieuses, que le locataire du quatrième, haut fonctionnaire au ministère de l'Agriculture, avait connu au même moment le même genre d'ennuis que notre père. Ce malheur commun n'entraîna aucun rapprochement entre les deux étages.

Nous l'avions espéré en vain pour Noël, pour le jour de l'An... Il était enfin parmi nous. C'était le cadeau d'anniversaire de mes neuf ans. Il nous faisait de nouveau la lecture, sous la lampe, dans le bureau. Les longs doigts fins jaunis par le tabac tournaient les pages du livre. La belle voix grave et chaude faisait passer du lecteur à ses auditeurs toutes les inflexions, les nuances, l'intelligence du texte. Il nous dispensait à domicile, comme avant, des leçons particulières de littérature, d'histoire et de morale revisitées par l'actualité. Nous allions avec lui au cinéma nous gaver de films anglais et américains : la production de cinq années déferlait d'un coup sur les écrans français. Quelque temps encore, sous sa direction éclairée, nous déplaçâmes des petits drapeaux aux couleurs alliées sur une grande carte d'Europe punaisée au mur de la salle à manger. Le III^e Reich y rétrécissait à vue d'œil.

Entre Marguerite et Dora la guerre continuait aussi, inégale, inexpiable, sans dentelles.

Pendant ces trois mois, Marguerite avait tenu la maison, cuisiné, cousu, lavé, corrigé des copies d'élèves, couru tout Paris, sollicité des témoignages, des appuis, relancé l'avocat, confectionné des paquets, attendu et attendu encore, au commissariat, au Dépôt, à la Sûreté nationale, à Fresnes. Elle y avait gagné les assurances, sans doute sincères sur le moment, mais convenues, d'une inaltérable gratitude. «Ma bonne chérie...», disaient les lettres du prisonnier. Dans le même temps, Dora, pour avoir pondu deux méchants billets, avait eu droit à des réponses délirantes d'amour. Si Marguerite, comme il semble, avait spéculé sur les avantages de la légitimité, c'était un mauvais placement. Elle devait se rendre à l'évidence : elle s'était lourdement et elle était impudemment trompée. Certes, en échange de l'exclusivité du titre de «Madame Jamet», elle avait la haute main, que nulle ne lui contestait, sur le ménage, la vaisselle, les courses, le chauffage, le secrétariat et bien d'autres domaines tout aussi passionnants. Mais Dora régnait toujours en maîtresse sur le cœur et les sens de son amant. À l'une, donc, la maison, sa routine quotidienne et, tous les jours que Dieu fait, l'agréable compagnie d'une ribambelle d'enfants. À l'autre les cafés, les bars, les petits hôtels louches et les maisons de rendez-vous de

Montparnasse, les siestes crapuleuses et les folles étreintes. À l'une la rue, où il se hâtait de la rejoindre au moindre prétexte. À l'autre le balcon d'où elle les regardait passer, tendrement enlacés. À l'une la vie comme une romance. À l'autre les saines joies de la famille.

Nous étions quatre avec la fille de Marguerite, Marie-José. Nous fûmes cinq lorsque notre sœur Marie-Claude fut rapatriée du Poitou où elle était en nourrice depuis 1941. Il ne lui fallut que quelques mois de Paris pour oublier son patois et se défaire de l'accent qui lui valait les quolibets de ses petites copines, un peu plus de temps pour perdre sa spontanéité, sa gaîté et sa joie de vivre. Il arriva même exceptionnellement que nous fussions six, la fratrie au grand complet, lorsque Gilles, le fils de Dora, se joignait à nous, le temps d'un goûter, d'un anniversaire, d'un réveillon. Mais ce conglomérat ne fit jamais famille. Mystères de l'arithmétique affective. Trois frères, plus une sœur, plus une demi-sœur, plus un demi-frère, ça ne faisait pas six.

II

« Je suis heureux, tout me sourit... »

Cependant, la main de justice qui s'était appesantie sur notre père n'avait pas tout à fait relâché son étreinte. Heureux bénéficiaire d'un non-lieu, disculpé du chef d'intelligence avec l'ennemi (crime prévu par le redoutable article 75 du Code pénal et passible de la peine capitale), il n'en devait pas moins comparâître devant une Chambre civile. Cette juridiction d'exception, créée par ordonnance comme les Cours de justice, était le degré en dessous de celles-ci. Elle ne prononçait pas de condamnations à mort ni même de peines d'emprisonnement mais elle pouvait, conformément à son intitulé, décider que le prévenu était indigne d'être français, le retrancher de la communauté nationale, temporairement ou définitivement, en le privant de ses droits

civiques et décréter la confiscation de ses biens. Sur ce dernier chapitre, nous ne craignons pas grand-chose.

L'épreuve n'était donc pas insignifiante. Il s'y prépara comme à un examen. Il comparut le 5 mai 1945, trois jours avant la victoire en Europe, dont l'imminence, curieusement, ne prédisposait pas les Cours à la douceur.

Nous nous rendîmes à l'audience en famille. Des témoins de moralité, parmi lesquels la concierge – l'époque avait érigé les concierges en arbitres institutionnels de la moralité, de l'innocence ou de la culpabilité de leurs locataires, et la nôtre comptait heureusement sur des heures de ménage pour sa fille – vinrent déclarer sous la foi du serment que notre père avait abrité un prisonnier de guerre évadé et qu'il avait évité à une jeune fille juive l'inscription sur les listes administratives. Étant donnée la proportion, en France, des juifs aux non-juifs, de moins de un à cent, comment chaque Français non-juif avait-il bien pu s'y prendre pour sauver au moins un juif? Sans doute chaque juif avait-il été attribué à plusieurs Français et successivement sauvé plusieurs fois.

Puis des amis officiers en tenue, tout auréolés de leurs exploits et tintinnabulant de médailles bien gagnées, se portèrent garants du patriotisme de l'accusé.

Son tour était venu. Lui-même, convoquant dans le prétoire où ils firent la meilleure impression Anatole France, Henri Barbusse, Romain Rolland, Jean Jaurès, Aristide Briand et le philosophe Alain son maître, attesta de la rectitude de sa trajectoire, de la rigueur de ses principes et de la pureté de ses intentions. Il présenta une version de l'Occupation *ad usum justitiae*. Journaliste si l'on veut, en fait simple critique littéraire, il avait toujours écrit en toute liberté. Jamais il n'avait caché où se situaient ses affinités : à gauche toute. Pas seulement républicain et pacifiste, mais socialiste et internationaliste. *Au Pilon*, feuille infâme, ne s'y était pas trompé, qui l'avait dénoncé comme un incurable démocrate, « espèce heureusement appelée à disparaître en régime fasciste ». Que lui reprochait-on finalement, que deux malheureux éditoriaux, l'un rédigé à chaud, au lendemain du raid meurtrier sur la porte de la Chapelle, où il fustigeait ces patriotes badauds qui, le nez au ciel où passaient les avions alliés, se réjouissaient sans retenue du succès des bombardements sans un mot de compassion pour les milliers de victimes innocentes qu'ils faisaient au sol, l'autre où il adjurait les Français, à la veille du Débarquement, de ne pas ajouter à l'horreur des combats celles de la guerre civile et de s'unir pour reconstruire le

pays, sans exclusive, tous ensemble? Ce n'étaient que les cris de la sensibilité, maladroits peut-être, inopportuns tant qu'on voudrait, mais sincères, une voix humaine au milieu des déchaînements de la barbarie, dans le droit fil du meilleur de notre tradition intellectuelle. Bref, il fut brillant à l'oral. C'est tout juste, au terme de sa péroraison, s'il ne demanda pas son homologation aux Forces françaises de l'esprit, comme résistant de l'intérieur.

L'avocat général grommela pour la forme que « quand on est professeur agrégé et qu'on écrit dans les journaux, on doit penser aux conséquences de ce qu'on écrit ». M^e Naud, qui serait quelques mois plus tard le défenseur malheureux de Pierre Laval, fut bref et efficace. L'acquittement prit des allures de fête.

III

« Quand c'est fini, nini,
ça recommence... »

Il se voyait quitte, en somme, et sans trop de casse. Certes, en tant que journaliste, il était interdit de presse. Certes, en tant qu'écrivain, il était interdit de publication, en principe pour deux ans. Le Comité national des écrivains l'avait inscrit sur sa « liste noire » le 17 octobre 1944. Ce Soviet professionnel, plus couramment désigné à l'époque par ses initiales de C.N.E., que certains mauvais esprits jugeaient parlantes – « ces haineux » – regroupait sans distinction de parti, théoriquement sous la houlette d'Aragon, Mauriac et Paulhan, en fait sous contrôle communiste, tout ce qui, dans les lettres françaises, avait participé à la Résistance, soit pendant l'Occupation soit depuis la Libération. Notre père était d'ailleurs moins

contrit d'être mis à l'index par cette autorité disciplinaire autoproclamée que flatté, comme un enfant, de figurer sur la fameuse liste en compagnie de Céline, Giono, Montherlant, Drieu, Chardonne et Jouhandeau. Certes, il était suspendu de ses fonctions de professeur depuis la rentrée d'octobre 44, mais avec demi-traitement, et cette demi-mesure semblait justifier le *distinguo* auquel il s'accrochait : suspendu n'est pas révoqué. Et pourquoi ses collègues de la Commission d'inspection académique qui auraient à examiner son dossier seraient-ils moins indulgents que les magistrats de la Chambre civique? Du reste, il comptait bien que tout cela n'aurait qu'un temps. Avec le retour de la paix, les esprits se calmeraient, les passions retomberaient, les lois s'adoucirait, l'heure de l'amnistie ne tarderait pas à sonner.

Sur les marches du Palais de justice, il envisageait l'avenir avec l'optimisme que lui inspiraient, outre le verdict de la Chambre civique, sa tenue et ses galons tout neufs de capitaine à titre temporaire, la double solde qui s'ajoutait donc à son demi-traitement et les avantages qui l'accompagnaient. Car il avait eu la mirifique idée, à peine libre, de se porter candidat à un poste d'officier de liaison auprès de l'U.N.R.R.A., organisme chargé de rapatrier les Français, prisonniers de guerre ou autres, que le

conflit avait dispersés à travers toute l'Europe, et cette candidature avait été acceptée sur sa bonne mine et sa qualité de normalien parlant anglais, allemand et ayant quelques rudiments de russe. On avait besoin de toutes les compétences. Il avait un moment caressé l'espoir d'être envoyé en Grèce mais il avait été finalement affecté à la Mission de rapatriement des prisonniers français en U.R.S.S., commandée par le « colonel » Marquié, qui ne cachait pas ses affinités, bien utiles en l'occurrence, avec le Parti communiste. Autant se fourrer dans la gueule du loup pour y être à l'abri des intempéries. Quoi qu'il en fût, le calot crânement incliné sur le front, le stick sous le bras, fier de ses galons provisoires, heureux comme un gosse car, s'il abhorrait la guerre il adorait l'uniforme, il se rendait tous les jours au fort d'Ivry, siège de la Mission, et révisait à un rythme digne de Stakhanov la langue de Tolstoï et de Staline. Le départ pour Moscou était prévu à la mi-juin.

C'était compter sans la frénésie épuratoire qui s'était emparée de la société tout entière. Tout le monde jugeait tout le monde. Pas seulement les tribunaux, mais des organismes propres à chaque profession. Tout le monde dénonçait tout le monde. La délation individuelle était concurrencée ou relayée par les journaux et les radios. Mauriac seul – « saint

François des Assises», disait *Le Canard enchaîné* – faisait entendre à ceux qui voulaient bien prêter l’oreille le chuchotement de la charité. Plus sévère, Camus gardait une certaine hauteur. À ces deux exceptions près, la presse issue de la Résistance – c’est-à-dire toute la presse – exsudait la haine.

Il y avait tant de traîtres à punir et tant de places à prendre, tant de victimes ou de parents de victimes qui criaient justice et pensaient vengeance, tant de lâches, d’autant plus impitoyables, et tant de héros, d’autant plus intransigeants. Aux deux bouts de la chaîne, lampistes et notables en prenaient pour leur grade. Prix Nobel, académiciens du quai Conti ou de chez Drouant, écrivains, peintres, sculpteurs, compositeurs, cinéastes, acteurs, danseurs, ministres, parlementaires, amiraux, généraux, industriels, la moitié du monde politique, artistique et militaire était ostracisée par l’autre. Des dizaines de milliers de fonctionnaires, de policiers, de miliciens, d’adhérents des partis et organisations collaborationnistes se voyaient incarcérés, condamnés, révoqués, marqués pour la vie d’un signe d’infamie ou d’une interdiction professionnelle. La Résistance, comme jadis la Révolution, au temps de la Terreur, demandait des comptes à tous ceux qui, sans avoir rien fait contre elle, n’avaient non plus

rien fait pour. S'il est parfois de mode aujourd'hui de décrire l'Épuration comme une aimable plaisanterie, la vérité est qu'elle n'eut rien d'une partie de plaisir.

Notre père était sur son petit nuage. Il voyageait gratuitement dans le métro. Il était dispensé de faire la queue au cinéma. Il touchait du tabac en quantité, à ne savoir qu'en faire. Les gendarmes le saluaient. Déjà, il avait perçu les trois tenues militaires et les quatre paires de chaussures réglementaires. Il apprenait à lacer ses leggings et à dire les mots russes que les femmes aiment à entendre. L'aventure lui plaisait. Qui sait si au contact de la patrie des travailleurs il ne sentirait pas son cœur battre de nouveau, avec le goût délicieux des revenez-y, pour le communisme? Quand il reviendrait de Moscou, transfiguré par ce bain de jouvence idéologico-politique, fort du prestige de sa mission, tout serait lavé, tout serait oublié. Peut-être même ses problèmes domestiques – Marguerite et Dora – se seraient-ils résolus d'eux-mêmes. Peut-être...

Sur ces entrefaites, le lieutenant Moineau rentra de captivité. Nos actes privés, eux aussi, nous suivent. C'était le mari de Dora et on ne pouvait pas dire qu'il avait été gênant ces quatre dernières années. Il ne prit pas bien la révélation, ou plutôt la confirmation d'une infortune

qu'il subodorait, mais surtout qu'elle eût été le fait d'un camarade d'oflag. Il parla d'abord, comme il est naturel, de «descendre», puis de faire descendre son rival, puis seulement de le dénoncer à qui de droit pour empêcher sa scandaleuse réintégration dans l'armée, puis il proposa à Dora de tout effacer, de tout pardonner, de ne plus jamais revenir sur un faux pas après tout excusable, du moins en ce qui la concernait. Puis il lui donna un mois pour choisir. Il irait l'attendre à Nice. Ce qu'il fit, et il n'en revint jamais. Dora même n'en entendit plus parler qu'une seule fois, quelques années plus tard, lorsqu'il demanda et obtint le divorce, qui était de droit dans son cas. De mauvaises langues prétendirent que les cinq années qu'il avait passées entre hommes lui en avaient donné le goût, mais ceci est une autre histoire...

Est-ce lui qui avait en effet attaché le grelot, ou quelque autre vigilant? Les délateurs, je l'ai dit, ne manquaient pas. Quoi qu'il en soit, il n'y eut jamais de départ pour Moscou.

L'Humanité, la première, avait donné l'alarme, dans le style inimitable de l'époque : «Inconscience ou cynisme?», «Est-il vrai que?», etc. Se pouvait-il que l'auteur d'un livre défaitiste, *Carnets de déroute*, rédacteur d'un journal collaborationniste, *Germinal*, à juste titre suspendu de l'enseignement, à juste titre

incarcéré pendant trois mois, libéré on ne savait trop pourquoi ou plutôt on le savait trop bien, vu le climat d'indulgence, voire de complicité dont bénéficiaient trop de « kollabos », se pouvait-il donc qu'un tel homme ait été réintégré dans l'armée avec le grade de capitaine pour participer à la mission de rapatriement de nos prisonniers libérés par la glorieuse Armée rouge ? Certes, tout s'expliquait dès lors que ladite Mission dépendait du ministère des Prisonniers, bastion, comme nul ne pouvait plus l'ignorer, de la réaction et de l'anticommunisme. On attendait une réponse...

Cette réponse, le journal des travailleurs l'attendait évidemment du ministre, Henri Frenay, en effet anticommuniste avoué, ou de ses services. Il n'est d'ailleurs pas dit qu'il l'aurait obtenue, en tout cas par retour du courrier. Mais l'intéressé lui-même, dans son inconcevable naïveté, se fit un devoir d'adresser à l'organe du P.C.F. une belle missive où il rappelait son passé, assumait ses engagements, en exposait les raisons, et se prévalait d'un non-lieu et d'un verdict d'acquiescement rendu à l'unanimité qui justifiaient qu'il eût cru pouvoir s'engager dans l'armée. Cela étant, il était tout prêt, dans l'intérêt du service et après avoir consulté ses chefs hiérarchiques, à en démissionner s'il le fallait.

Table

Liberté, liberté chérie.....	11
Je suis heureux, tout me sourit.....	15
Quand c'est fini, nini, ça recommence.....	19
Sur la plage abandonnée.....	31
Lors j'ai vu qu'il restait encore Du monde et du beau monde sur terre.....	37
J'ai tout appris de toi sur les choses humaines.....	43
Peuple français la Bastille est détruite Et y a z'encore des prisons pour tes fils.....	53
La pluie ne cesse de tomber.....	63
L'une après l'une la blonde et la brune.....	67
Les jolies colonies de vacances.....	75
Paroles, paroles, paroles.....	85
Avec le temps va tout s'en va.....	93
La femme qui est dans mon lit.....	103
Bien qu'elle soit jalouse au-delà de tout et même pire.....	117

J'ai pas tué j'ai pas volé et je suis aux galères.....	131
J'ai ma main dans ta main.....	139
Au bois de Vincennes, y a des petites fleurs.....	147
J'ai des relations mondaines, j'ai des relations.....	157
Y a pas de printemps le long de ma vie.....	167
Si les Ricains n'étaient pas là.....	175
Parfois j'ai envie de t'étrangler.....	183
Ma-a-a vie.....	193
Maréchal, nous voilà.....	201
Il est minuit, la femme du roulier.....	211
Toi le frère que je n'ai jamais eu.....	221
Douce nuit, sainte nuit.....	235
Qui suis-je, qu'y puis-je dans ce monde en litige?.....	241
Lorsque tout est fini.....	247